STEVE TOMASULA

LE LIVRE DE PORTRAITURE

ROMAN TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR ANNE-LAURE TISSUT

Le **Livre** *de* Portraiture

UN ROMAN

Le **Livre** *de* Portraiture

Steve Tomasula

Roman traduit de l'américain
par Anne-Laure Tissut

HYX
COLLECTION GRAPHES

© Éditions HYX 2016
Première édition américaine : *The Book of Portraiture*,
FC2 / Fiction Collective Two, Tallahassee, USA, 2006.

Éditions HYX : Président : Marc-Antoine Perdereau
Direction : Olivier Buslot et Emmanuel Cyriaque - Traduction : Anne-Laure Tissut
Graphisme : couverture : Daniel Warner ; intérieur : Robert P. Sedlack, Jr. ;
adaptation française : Benoit Matrion - Relecture : Florence Launay.

À Maria, Alba & Ava

Disons seulement que parfois une rose n'est qu'une fleur illisible
[…]
Disons seulement que le vert ne fait jamais que réfléchir l'idée de vert
[…]
Disons seulement que nous le pensons avant de le voir ou mieux que nous le voyons au moment où nous le pensons
[…]
Disons seulement que drôlement triste aspire à devenir un oxymore
[…]
Disons seulement que l'espèce humaine souffre sa langue

—Tiré de Charles Bernstein, « Disons seulement »,
Droit de cités*

*traduit de l'américain par Abigal Lang, Droit de cités 3 février 2011, http://droitdecites.org/2011/02/03/charles-bernstein-quatre-poemes/
Titre original, « Let's Just Say », in *Girly Man*

Chapitre premier

À un commencement

LONGTEMPS avant que les héros martyres ne commencent à s'évanouir des mémoires vives, avant que les moines (†430) ne découvrent la foi à travers la malléabilité des mots, bien avant que les héros de la psychiatrie (1900) n'interprètent les rêves comme un langage, et presque quatre millénaires avant les vaches porteuses de gènes de poisson ; avant que des immeubles hauts d'un kilomètre ne s'écroulent dans la poussière, ou que hommes et femmes de par le monde ne proclament que leur corps était l'arme suprême, leur poème, leur toile, une puissante force se débattait pour voir le jour. Ses silencieux efforts se voyaient dans les traces de sang laissées par les aborigènes sur les rochers, empreintes de main

parfaites, premiers portraits ensuite répétés à l'envi comme l'émerveillement pur que la répétition fût possible, et dans le mystère du sens qu'on pouvait y voir. Cette force apparaissait dans les peintures rupestres, silhouettes-bâtons maniant des lances-bâtons, comme pour crier *Je ! J'étais ! J'ai fait !* Ses silencieux efforts se firent plus intenses dans les codes gravés par les Chinois de l'Antiquité sur des carapaces de tortue, dans les comptes tenus par les marchands minoens, dans les runes détruites par les armées assyriennes, et dans les tablettes d'argile dressant la liste des animaux sacrifiés par les prêtres sumériens. Mais c'est seulement quand ces efforts commencent à prendre voix, émergeant des symboles du poisson, du bouclier et de la chouette dans les hiéroglyphes égyptiens, que cette force…

Il était marchand, conteur d'histoires stupéfiantes, rejoignant toute caravane qui voulait bien le prendre. En d'autres termes, c'était un poète ou un menteur, prophète à ses heures, caméléon qui des années plus tôt avait eu l'audace de fuir purement et simplement sa situation servile en Égypte, mais qui restait le premier à se prosterner pour clamer la gloire du moindre chef qu'il rencontrait dans le désert au fil de son errance à travers le Sinaï, plus souvent perdu que retrouvé…

À un jour de route en chameau des mines de turquoise de Serabit el-Khadim, un bœuf meugla juste avant qu'il ne sombre dans le sommeil, et une image lui traversa l'esprit, étonnante au point de le faire se redresser. Plus tôt dans la journée, tandis que la caravane se reposait à l'ombre d'un Gebel, il avait laissé courir ses doigts sur la pierre couleur crème et les symboles abrasés par le vent qui s'y trouvaient gravés : des symboles désignant les bœufs. D'autres traces lui rappelaient les marais plantés de papyrus qu'il avait traversés en pataugeant pour échapper aux murs égyptiens ; des lignes sinueuses signifiant « rivière » pour les Égyptiens, mais aussi des symboles de poissons et de plantes qu'il ne reconnaissait pas, et dont il supposait qu'ils avaient été gravés très longtemps auparavant, à l'époque où le désert devait être un jardin luxuriant, avant que le déluge de Gilgamesh ne creuse cet Oued, puis se retire, ne laissant que des affleurements et quelques rares trous d'eau asséchés. Le symbole de la tête de bœuf lui apparut tandis qu'il s'endormait, ses cornes venant piquer son sommeil au moment même où il pensait au mot sémite désignant l'animal, *aleph*.

Appuyant un coude sur la selle de chameau qui lui tenait lieu d'oreiller, il leva le poing, tendit le pouce et l'auriculaire pour lui faire des cornes, et se servit du clair de lune pour projeter une ombre sur le sable : marionnette d'aleph faite d'ombre. Mais déformée dans le clair de lune, plus allongée que son poing, les rides à la surface du sable donnant à son ombre de bœuf une certaine ambiguïté, l'apparence d'une chèvre osseuse, sans lait. Ou d'un djinn. Les devins pouvaient lire l'avenir dans les formes changeantes du sable, et en les contemplant il ne sut dire si elles présageaient une issue heureuse ou funeste – ou les deux ? – car il s'aperçut soudain que les marques visibles sur les affleurements pouvaient servir non seulement à représenter bœufs, poissons, peaux ou roseaux, les objets eux-mêmes, mais aussi des sons, vents émis par la bouche qui était devenue son commerce. Qu'étaient donc les mots qu'il vendait sinon des sons placés dans un certain ordre ? Une tapisserie de poésie et de demi-vérités tissée par lui pour exagérer le fléau des sauterelles observées en Égypte, ou la mer virant au rouge dans le port de Sidon pour se faire présage et peindre la noyade d'un général égyptien, récit qui valait la peine qu'on nourrît le conteur…

Chaque narration – histoire, discours, situation, proclamation, traduction, révélation – devait être modifiée, au moins un peu, et adaptée à l'époque ou aux mœurs de l'auditoire. Il lui fallait vendre ses mots d'une façon si convaincante, mettant en eux tout son être, avec la passion d'un vrai croyant, qu'il lui devenait de plus en plus pénible de se rappeler pour qui il avait inventé telle chronique, révélé tels secrets, revendiqué telle parenté, ou inséré telles omissions...

D’un doigt, il traça avec soin dans le sable le symbole du bœuf qu’il avait vu gravé dans la pierre, , tout en prononçant non pas le nom de l’animal en entier, aleph, mais seulement le premier son : « Aa. »

« Aaaa », fit-il, le relisant. Puis il essaya « Hhh », en marquant dans le sable , le symbole de *het*, la « haie ». Le spectacle qu'il avait sous les yeux le fit se lever complètement de son tapis. Tandis que les autres ronflaient, que les chameaux faisaient tinter légèrement les fers qui leur entravaient les pattes avant pour la nuit, que le fils chargé de monter la garde veillait, il prit une branche de palmier calcinée et écrivit , puis , écrivant sans s'arrêter et de plus en plus vite, incapable de croire à la simplicité de son don. On eût dit que le ciel s'était ouvert pour révéler un paradis où il pouvait représenter non seulement des choses mais tout ce qui lui venait à l'esprit. Pas seulement des nombres et des animaux, comme sur les rochers gravés, mais tous les nœuds dont il devait se souvenir, des guides de chameau qui se laissaient soudoyer, des gardiens de porte qui refusaient. Il y avait là un pouvoir, il le voyait, le pouvoir d'enregistrer n'importe quelle version d'une histoire, des paroles d'homme, de dieux invisibles ou de démon, toutes les fantaisies qu'il avait pu imaginer ou rêver, tout ce qu'il viendrait à dire.

Alors il s'arrêta. Un jour, au marché d'Akkad, il avait vu couper la main de chacun des deux fermiers qui avaient essayé de fabriquer une tablette d'argile où inscrire leurs dettes ; les poils se hérissèrent sur sa nuque. S'il pouvait fixer son discours dans la pierre, cette pierre ne pouvait-elle l'emporter jusqu'au fond de la mer ? Était-ce ce que signifiait la vision ?

Décidant de ne parler de sa découverte à personne avant de l'avoir davantage élaborée, il souhaita la paix à la sentinelle et regagna son tapis. Mais les ombres de son aleph étaient encore plus fortes à la lumière du soleil du matin. Tandis que la caravane progressait péniblement, ses pensées se précipitaient, et s'affirmait en lui la conscience que les mythes antiques qu'il répétait au profit des autres étaient vrais. Cet *Ad-ham*, nom qui signifiait à la fois « premier homme » et « boue », cet Ad-ham avait bien appelé à l'existence les plantes, les bêtes et le langage, les tirant d'un jardin sans forme pour leur donner, ainsi qu'aux tigres, aux gazelles, aux lis et aux scorpions, à chacun un nom. Mais cette folle création n'avait pas même pris fin avec Ad-ham. Bannis et du jardin et de la grâce divine, les fils d'Ad-ham, le premier meurtrier et la première victime, leurs fils, et puis, c'est vrai, les filles impures de leurs fils et de leurs fils continuèrent à créer, corrompre et détruire au moyen de leurs mots, à leur insu, et ce jusqu'à ce jour. Il tremblait de se voir parmi eux, car il voyait le pouvoir de cette malédiction, charme ou pouvoir qu'il pouvait développer sur ceux qui y étaient aussi aveugles qu'au…

Il devait rester prudent, toutefois, s'il ne voulait lui aussi être consumé.

Au cours des voyages suivants, il développa son procédé tel un alchimiste étend sa pharmacie, sélectionnant les éléments les plus forts, retirant de sa collection ceux qui n'étaient pas aussi adaptés qu'il l'avait cru, les remplaçant par d'autres, prenant note avec soin des façons qu'avaient les autres marchands d'enregistrer leurs transactions, trouvant en leurs symboles des signes d'une même espèce, même s'ils n'entendaient pas sa voix aussi distinctement que lui. De messagers égyptiens, il apprit à créer un memento des noms étrangers en utilisant des symboles tel c'est-à-dire, *mu*, le signe de la chouette, ou telle la ligne de vagues , le signe du *net*, ou « rivière », ne signifiant plus chouette ni rivière mais le premier son du nom étranger, un *m* ou un *n*. Des esclaves hébreux dans les mines de Serabit el-Khadim lui enseignèrent que la bosse du chameau, , ou *gamal*, dans leur langue, pouvait s'utiliser pour la gutturale *g* qui commençait le nom des Girgashites parmi eux.

Son invention perdit encore de son originalité à ses yeux quand d'autres esclaves lui montrèrent leur usage d'autres symboles pour d'autres sons : un ou *bayit*, le contour d'une maison, pour le son *b* ; le son *d* indiqué par le contour d'une entrée de tente, , un *daleth*, ensemble de symboles qu'il trouva aussi en usage chez les Hébreux du Wadi el-Hol, une communion de signes entre eux. Ayant enseigné son *aleph, bayit, gamal* à un marchand des mers phénicien pour leur servir de code dans leurs affaires, il vit ses symboles lui revenir par le biais de l'esclave grec du phénicien, sous la forme d'*alpha, beta, gamma*...

Il conçut une écurie de symboles complète, veillant à ce que toute exagération, pénurie ou abondance que l'on viendrait à découvrir concerne la marchandise, pas le marchand, et un jour, comprenant combien le procédé avait été sous-estimé, par lui, les messagers, les marchands et les esclaves, il se rendit compte que le jour était venu d'en tester la force véritable. Sur un papyrus assez léger pour être caché dans sa tunique, il utilisa une teinture noire, un *qalam* ou roseau, et son invention pour écrire, ni des chiffres, ni des anges gardiens de traces, ni des hiéroglyphes, mais les sons qui brosseraient le portrait d'une vie, ou plutôt la transformeraient, pour qu'à la lecture, ils lui disent « je ».

À la mémoire de Robert Sedlack (1967-2015)

COLLECTION GRAPHES

dirigée par Emmanuel Cyriaque

Ouvrages parus

. *Anna.K*, Catherine Lenoble, 2016.

. *Kavan.land*, Catherine Lenoble, 2016.

. *Ligatura – Un Opéra en Pays-Plat*, Steve Tomasula, 2013.
Traduction Anne-Laure Tissut

. *The BookFighting Book*, Yves Duranthon, 2012.

À paraître :

. *Un après-midi, une histoire*, Michael Joyce.

HYX

Architecture, art contemporain, fictions,
cultures numériques et philosophie
1, rue du Taureau
F-45000 Orléans
contact@editions-hyx.com
www.editions-hyx.com

© Éditions HYX et l'auteur
Achever d'imprimer en Union européenne en janvier 2017
Dépôt légal à parution.
ISBN 978-2-910385-69-9

Le Livre de Portraiture est une épopée postmoderne en écriture et en images. Au terme du monde antique, un nomade dans le désert s'efforce de venir à la vie par l'inscription. Plusieurs siècles plus tard, un artiste de la Renaissance tente de dépasser ses origines humbles en peignant la noblesse. Tout du long de ce saisissant tour de force, des êtres humains cherchent à devenir ce qu'ils sont en le représentant. Un psychanalyste au début du XX^{ème} siècle découvre un reflet de son propre désir chez la patiente qu'il tente de guérir de sa névrose sexuelle. Une communauté accidentelle de faiseurs d'images du XXI^{ème} siècle relie les pixels entre eux pour faire ressortir leur portrait de groupe. À travers les siècles que recouvre l'étendue de cette toile, les divers narrateurs du roman observent des objets de désir par le prisme de leur époque, et en font le portrait, en utilisant peinture, rêves, photographie, données électroniques et code génétique. Leurs portraits réunis constituent un collage de styles et d'habitudes mentales.

Le Livre de Portraiture est un roman sur l'irrésistible élan qui nous pousse à nous représenter, pour sans cesse recréer ce qu'être humain signifie.

Steve Tomasula est l'auteur des romans *In&Oz* (Ministry of Whimsy) et *VAS : An Opera in Flatland* (University of Chicago Press). Ses nouvelles sont publiées, entre autres, par McSweeney's et The Iowa Review, et il s'est vu décerner le « Iowa Prize ». Ses écrits sur le corps dans l'art et la culture sont publiés dans Leonardo et de nombreuses autres revues.

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ISBN 978-2-910385-69-9 25 €

9 782910 385699